This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3.D2.1772 (2)

LE
DÉPOSITAIRE,
COMÉDIE
EN VERS ET EN CINQ ACTES;

PAR M. DE VOLTAIRE.

A GENEVE;
Et se trouve, A PARIS;
Chez VALADE, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, à S. Jacques.

M. DCC. LXXII.

VB D2 1772

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans; très-bien miſe, grand caractère du haut comique.

GOURVILE l'aîné, grand nigaut, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaiſe perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILE le jeune, petit-Maître du bon ton.

M. GARANT, Marguillier, en manteau noir; large rabat, large perruque, peſant ſes paroles, & l'air recueilli.

L'Avocat PLACET, en rabat & en robe, l'air empeſé & déclamant tout.

M. ARMANT, bon diable, bon ivrogne, bon Bourgeois.

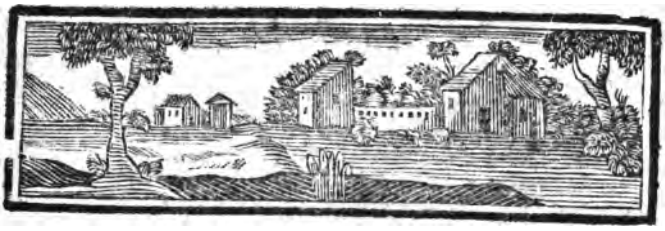
Madame ARMANT, habillée & coëffée à l'antique, grande acariâtre, & bonne femme.

LISETTE, } Valets de Comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

La Scene eſt chez Mademoiſelle Ninon l'Enclos; au Marais.

Le fond de cette Comédie eſt tiré des Mémoires du temps. Rien n'eſt plus commun que l'hiſtoire du dépôt, nié par un homme très-grave, & rendu par la célèbre Ninon.



LE DÉPOSITAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NINON, GOURVILE *le jeune.*

NINON.

MON indulgence eſt grande, & c'eſt là mon partage ;
J'en eus un peu beſoin, quand j'étois à votre âge ;
Mais ſi j'eus des amans, ils ſont tous mes amis.
Malheur aux cœurs mal faits, toujours mal aſſortis,
Se prenant, ſe quittant par pure fantaiſie,
L'un à l'autre étrangers le reſte de leur vie !
Eh bien, vous aimez donc cette petite Armant ?

GOURVILE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Ce n'eſt point ſa beauté, ſa grace que je vante ;
Mais ſa naïveté, ſa douceur eſt charmante ;
Et j'ai ſçu que depuis qu'elle a ſes dix-ſept ans,
Elle n'a demandé pour grace à ſes parens,
Que la permiſſion de pouvoir faire uſage

De la proximité de notre voisinage ;
Elle me vient souvent voir en particulier,
Son esprit me surprend, son ton est singulier ;
Et ne tient point du tout de sa sotte famille :
J'aime sincerement cette petite fille :
Je voudrois son bonheur, elle me fait pitié ;
Et je vous l'avouerai, cette seule amitié
M'engage à recevoir & le père & la mère :
Je me suis apperçu qu'elle avoit sçu vous plaire ;
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

GOURVILE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion.
Un certain Avocat pour mari se propose,
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez sçu plaider.

GOURVILE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez & le père & la mère,
Et jusqu'à l'Avocat, c'est le grand art de plaire.

GOURVILE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens :
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps.
La mode en passera.

GOURVILE.

La mère est bien revêche....
Sotte.... Un oison bridé devenu piegrieche...
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-chers voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats & lourds Bourgeois dont cette Ville abonde,
Les grands airs de la Cour, les faux airs de Paris,
Et nos bruyans Seigneurs, & nos sots beaux-esprits.
C'est un mal nécessaire, & que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

GOURVILE.

Mais Sophie est charmante, & ne m'ennuira pas.

NINON.

Je vous l'ai déjà dit, elle est pleine d'appas.
Mais elle aura du bien : certaine vieille tante,
Dont je sais qu'elle hérite, à mille écus de rente ;

Et, si dans votre amour vous pouviez persister...
Nous verrons ; c'est vous seul qu'il faudra consulter ;
Aimez-la, quittez-la ; mon amitié tranquile,
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile :
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis.
Soyez homme d'honneur, d'esprit & de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en dise l'Astrée, & Clélie, & Cirus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raison, de mérite (*).
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens d'esprit qu'on quitte.
Je fus (& tout Paris l'a souvent publié)
Peu fidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourvile, & pour toute ma vie ;
Votre père n'eut point de plus constante amie.
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien,
Je dois tout à ses soins, sans lui je n'aurais rien.
Vous saurez à quel point j'avais sa confiance ;
Je dois à ses enfans quelque reconnaissance.
Notre union fut pure ; & de si nobles nœux
Seront les seuls liens qui nous joindront tous deux.

GOURVILE.

Hélas ! je vous dois tout, tant de bonté m'accable.
Ninon, dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant ?

GOURVILE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à Monsieur Garant, pourra se débrouiller.

GOURVILE.

Ce bon Monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si posé, si sévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que par un sort fâcheux
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourvile, votre pere eut la publique estime,

(*) *Ce sont les propres paroles de Ninon, dans le petit Livre de l'Abbé de Châteauneuf.*

Il eut mille vertus ; mais il eut (entre nous)
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (mais qui pourtant est sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien. Mais ce Monsieur Garant,
Son banquier autrefois, & son correspondant,
Pour deux cens mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir, il l'a dit devant moi.
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

GOURVILE.

Je voudrois que l'honneur fut un peu plus honnête.
Cet homme, de sermons me rompt toujours la tête.
Directeur d'Hôpitaux, Syndic & Marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je suis libertin ; mais parbleu j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses ;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses.
Je bois sans m'enivrer, j'ai tout payé comptant ;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout Marguillier qu'il est, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

GOURVILE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné ;
Il est sage & dévot, sa conduite est austère ;
Il lit les vieux Auteurs, & ne les entend guere ;
Il évite le monde : eh bien ! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, Marguillier à son tour ;
Et que Monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir. L'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre : & pourvu que je puisse
Supplanter l'Avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
Pour Monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux.
Un Précepteur maudit maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,

Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'eſprit.
Mais un jeune pédant, fut-il très-eſtimble,
Deviendra, s'il perſiſte, un être inſupportable.
Je ris, lorſque je vois que votre frère a fait
L'extravagant deſſein d'être un homme parfait.

GOURVILE.

Un pédant chez Ninon, eſt un plaiſant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien; mais je hais les cagots,
Et je crains les frippons qui gouvernent les ſots.

GOURVILE.

Voilà le Marguillier.

SCENE II.

NINON, *le jeune* GOURVILE, M. GARANT.

M. GARANT.

JE me ſuis fait attendre;
Le temps, vous le ſavez, eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

M. GARANT.

Bien peſans.

NINON.

C'eſt ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes ſoins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'Œuvre urait pu, je pense ;
Souffrir un grand déchet ; mais j'ai tout réparé.

GOURVILE.

Ah ! tout Paris en parle, & vous en fait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres !... Leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir,
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir.

GOURVILE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'abondance.

NINON.

Çà, Monsieur l'Aumônier, vous savez que céans
Il est ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens.
Il sont recommandés à vos nobles largesses ;
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses ?

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher Monsieur Gourvile,
Si bon pour ses amis, qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi...
Si généreux !... Je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah ! que c'est parler bien !
Et qu'il est éloquent !

M. GARANT.

Que dites-vous là ?

NINON.

Rien.

(*en le contrefaisant.*)

Je me flatte, je crois, je suis persuadée.
Je me sens convaincue, & sur tout j'ai l'idée,
Que vous rendrez bientôt les deux cens mille francs,
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer les dettes légitimes,

Et les moindres délais en ce cas sont des crimes.
L'honneur, la probité, le sens & la raison
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne;
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé.
Des deux cens mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui. Son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs,
Le compte est clair & net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, & n'a point de replique.
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre;
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre?
Tout est réglé, Monsieur.

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque Avocat savant,
Quelque bon Procureur, quelque habile Notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

GOURVILE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice,
J'éludasse les loix de la sainte Justice.
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur eſt très-fort de mon goût.
C'eſt à lui d'écarter ces craintes ridicules.
Il eſt de certains cas où j'ai peu de ſcrupules.

M. GARANT.

J'en ſuis perſuadé, Madame, je le crois,
C'eſt mon opinion.... Mais la rigueur des loix,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures...

NINON.

Ayez des procédés, je réponds du ſuccès;
Ce n'eſt point là, du tout, une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les loix, & leurs myſtères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourvile, allez dire à Liſette
Qu'elle m'apporte ici cette grande caſſette.
Elle ſait ce que c'eſt.

GOURVILE.

J'y cours.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train....
De mauvais ſentimens.... Une allure mauvaiſe....
Je crains que s'il était un jour trop à ſon aiſe...
Il ne ſe confirmât dans le mal.

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un ſoin ſi prudent.

M. GARANT.

Il eſt fort libertin... Une trop grande aiſance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

Hélas! c'eſt fort bien dit; mais trop de pauvreté

Dans des dangers plus grands peut plonger la jeuneſſe.
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richeſſe,
Point d'excès; mais ſon bien doit lui appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'eſt à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et ſon frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui, ce ſont d'autres affaires.
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?

M. GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom,
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui.

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage.
Nous y remédierons; je vous en parlerai:
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confierai,
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrette.

NINON.

Et ſur-tout patiente.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, *le jeune* GOURVILE, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! la lourde caſſette!
Comment vouliez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vîte, ouvrez-la.

LISETTE.

C'eſt un vrai cofre fort.

NINON.

C'eſt le très-faible reſte
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeſte,
Etant contraint de fuir, Gourvile me laiſſa;
Long-temps à ſon retour dans ce cofre il puiſa,
Le compte eſt de ſa main. Allez tous deux ſur l'heure
Donner à ces enfans le peu qu'il en demeure.
Ce ſera pour chacun, je crois, deux mille écus...
Par un partage égal il faut qu'ils ſoient reçus.
Pour leurs menus plaiſirs ils en feront uſage,
Attendant que Monſieur faſſe un plus gros partage.

(*On remporte le cofre.*)

LISETTE.

J'y cours, je fais compter.

GOURVILE.

L'adorable Ninon!

NINON *à Garant.*

Pour remplir ſon devoir, il faut peu de façon;
Vous le voyez, Monſieur.

M. GARANT.

Cela n'eſt pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la Juſtice y peut mordre.
Cette caiſſe au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits;
Il faut par préalable en faire un inventaire,
Je ſuis exécuteur qu'on dit teſtamentaire.

GOURVILE.

Eh bien, exécutez les généreux deſſeins
D'un ami qui remit ſa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en ſuis chargé, n'en ſoyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
De deux cens mille francs en contrats bien dreſſés?
Quand ſatisferez-vous ces devoirs ſi preſſés?

M. GARANT.

Bientôt... L'Œuvre m'attend, & les pauvres gémiſſent:
Lorſque je ſuis abſent tous les ſecours languiſſent.

(*Il fait deux pas & revient.*)

Adieu... Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh ſi donc!

M. GARANT *revenant encore, & la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute eſpèce,
A la perdition conduira ſa jeuneſſe;

Il diſſipera tout, je vous en avertis.

GOURVILE.

Hem ! que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec diſcrétion je m'explique à Madame.
(*bas à Ninon.*)
Il eſt très-inconſtant.

NINON.

Ah ! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà ſéduit notre voiſine Armant,
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon Dieu, le méchant !
Courtiſer une fille ! ô ciel, eſt-il poſſible !

M. GARANT.

C'eſt comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémiſſible !

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

GOURVILE.

Il lui parle tout bas,
C'eſt mauvais ſigne.

NINON *à Garant qui ſort.*

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCENE V.

NINON, *le jeune* GOURVILE.

GOURVILE.

QUe vous diſait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me ſemble,
Par pure probité, nous mettre mal enſemble.

GOURVILE.

Entre nous, je commence à penſer à la fin,
Que cet homme ennuyeux eſt un maître gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penſer ſans ſcrupule ;
On peut être à la fois frippon & ridicule.

Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses,
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop, n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame;
Et que ceci soit dit, & pour homme & pour femme.
Enfin je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce Monsieur Garant.

GOURVILE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCENE VI.

NINON, *le jeune* GOURVILE, LISETTE.

NINON.

Eh bien, chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les Savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, & qu'il est triste & sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec,
Un bonnet sale & gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts composaient sa parure.
Dans un tas de papiers il était enterré,
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hazardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(*en élevant la voix.*)
J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il ne m'a rien répondu.

Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire,
Ce bruit l'a éveillé. *Voilà deux mille écus,*
(*élevant la voix.*)
Monsieur, que ma maîtresse avoit pour vous reçus....
Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit : allez chez les Notaires,
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire, a-t-il dit? fi! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin.
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre.
Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission.
Nous avons pris, Madame, avec discrétion:
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel si bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare;
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans;
Un contraste parfait est dans leurs caractères,
Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

GOURVILE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, Monsieur.
(*à Ninon.*)
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs & du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, & cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce Monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche, en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

GOURVILE.

Oh ! je vais de ce pas laver ſa tête aînée;
De ſa ſotte raiſon la mienne eſt étonnée:
Je lui parlerai net; & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puiſſiez-vous tous les deux être plus raiſonnables !
Mais le monde aime mieux les erreurs agréables,
Et d'un eſprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton de ſageſſe hébêté,
Occupé triſtement de myſtiques ſyſtêmes,
Inutile aux humains, & dupe des ſots mêmes.

GOURVILE.

Il faut vous avouer qu'avec diſcrétion,
Dans mes amours nouveaux je me ſers de ſon nom,
Afin que ſi la mère a jamais connaiſſance
Des myſtères ſecrets de notre intelligence,
Aux mots de ſindérèſe & de componction,
La lettre lui paroiſſe une exhortation,
Un eſſai de morale envoyé par mon frère;
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, ſous ſon nom j'écris tous mes billets,
Et en ſon nom prudemment les meſſages ſont faits:
C'eſt un fort grand plaiſir que ce petit myſtère.

NINON.

Il eſt un peu ſcabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins, vous vous y méprendrez;
Vos diſcours de vertu ſeront peu meſurés,
Tout ſera reconnu.

GOURVILE.

Le tour eſt aſſez drôle.

NINON.

Mais c'eſt du loup-berger que vous jouez le rôle.

GOURVILE.

D'ailleurs, je ſuis très-bien déjà dans la maiſon;
A la mère je dis toujours qu'elle a raiſon;
Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens néceſſaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont ſouvent bien du bon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILE, GOURVILE *l'aîné, tenant un livre, en habit noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné. Ils arrivent en continuant la conversation.*

Le jeune GOURVILE.

N'Es-tu donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui, des pieds & des mains,
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le Ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir ? Pourquoi se refuser à tout ?
Etre sans amitié, sans plaisir & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh ! la plaisante gloire,
Que de gâter son vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! Le teint jaune & l'œil creux,
Penses-tu plaire au Ciel en te rendant hydeux ?
Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle & loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce Monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir ;
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILE *l'aîné.*

Vos propos indécens, comme votre conduite,
Me font pitié, Monsieur ; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin,
Et je ne peux plus vivre avec un libertin.

De cette maiſon-ci je connais les ſcandales,
Il en peut arriver des choſes bien fatales.
Déjà Monſieur Garant m'en a trop averti;
Je n'y veux plus reſter, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILE.

Son accès le reprend.

GOURVILE *l'aîné.*

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère
De probité.... d'honneur.... de vertu.... de...

Le jeune GOURVILE.

Je voi
Que déjà ſon beau ſtyle a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILE *l'aîné.*

Il met de tous côtés la paix dans les familles,
Et garde la vertu des garçons & des filles.
Reſpectez-le, Monſieur, ne pouvant l'imiter.
Allez dans le beau monde, allez vous y jetter;
Plongez-vous à loiſir daus la ſphère brillante
De ce monde effréné, dont l'éclat vous enchante.
Moquez-vous plaiſamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaiſirs, dans ces plaiſirs honteux,
Qui nous laiſſent dans l'ame un vuide épouvantable...
Un vuide... un repentir... un repentir durable.
Oui, je renonce au monde après cet entretien,
Et je ne vivrai plus qu'avec des gens de bien,
Où je vivrai tout ſeul, tout ſeul avec mes livres,
Loin de ces paſſions dont tant de cœurs ſont ivres,
Comme je vous l'ai dit; & je préfère un trou,
Un hérmitage, un antre.

Le jeune GOURVILE *l'embraſſant.*

Adieu, mon pauvre fou.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

GOURVILE *l'aîné, ſeul.*

JE pleure ſur ſon ſort, & je vois avec peine
Que ſa mauvaiſe tête à ſa perte l'entraîne.

(*Il s'aſſied & ouvre un livre.*)

Qu'Epictete a raiſon! qu'il peint bien à mon ſens
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!

Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(Il lit.)
C'est bien dit; oui, voilà le plan que je suivrai;
Du sentier des méchans je me retirerai:
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(Il se lève.)
Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs!
De se dire en secret: me voilà sans desirs!
Je suis maître de moi, je suis bon, juste, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage.
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis;
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui:
C'en est trop, pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance,
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais.... *(Il se mord le doigt, & fait une grimace effroyable.)*

SCENE III.

GOURVILE *l'aîné*, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien, mon très-cher, mon très-prudent Gourvile,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asyle?

GOURVILE *l'aîné.*

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre probité.
Sortez-en promptement.... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monsieur votre père?

GOURVILE *l'aîné.*

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés

D'un vrai détachement des vanités du monde,
Et votre indifférence en ce point eſt profonde.
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILE *l'aîné.*

Ah! que vous m'obligez! Je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Eh, eh!

GOURVILE *l'aîné.*

L'on me l'a dit..... Mon Dieu, je vous les laiſſe,
Vous voulez bien encor en être embarraſſé.

M. GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILE *l'aîné.*

Oui, c'eſt fort bien penſé.

M. GARANT.

Or çà, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très-juſte, & très-bon; mais il eſt inutile.
La maiſon eſt à vous, gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon profanée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILE *l'aîné.*

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux;
Mais je ne me ſens pas l'ame encore aſſez forte
Pour chaſſer une femme, & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux; mais l'honneur a ſes droits,
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrai-je ſans rougir dire à ma bienfaictrice,
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice?
Cela n'eſt-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir a dû vous engager.
Déjà plus d'une fois ici ma conſcience
Sur elle & votre frère eût rompu le ſilence;
Mais j'ai cru vous devoir quelque ménagement.

Je n'en puis plus garder sur ce déréglement.

GOURVILE *l'aîné.*

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi.

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILE *l'aîné.*

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains !... Grace au Ciel je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent par fois.

GOURVILE *l'aîné.*

Ah ! j'en suis en colère
Pour la philosophie.

M. GARANT.

Il faut premiérement
Détourner de nous tous ce scandale impudent ;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance...
Pour bien faire... Ecoutez... vendez-moi la maison...
Ou bien passez-moi... là... quelque donation,
Un acte bien secret, que je pourrai vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis,
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILE *l'aîné.*

Cette idée est profonde... Il a raison. Les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, Laquais, Cocher, Servante,
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILE *l'aîné.*

Que faut-il faire donc ?

M. GARANT.

Toujours un Marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume & papier.
Pour la donation deux lignes d'écriture
Suffiront ; il n'y faut que votre signature.
Voulez-vous mon genou ? (*Il leve son genou.*)

GOURVILE *en écrivant.*

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par Notaire.

GOURVILE *l'aîné.*

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès-à-présent.

GOURVILE *l'aîné.*

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILE *l'aîné.*

La voilà.

M. GARANT.

Sortez donc, allez chez ma cousine.

GOURVILE *l'aîné.*

Où, chez Madame Aubert, notre chère voisine?

M. GARANT.

Oui, nous ferons ensemble un dîner familier.

GOURVILE *l'aîné.*

Très-volontiers.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier;
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles & réglées.
Il y doit aujourd'hui venir quelques Docteurs,
Des Savans pleins de Grec, de brillans Orateurs,
Avec quelques Abbés, gens de l'Académie,
Tout pétris d'éloquence & de philosophie.

GOURVILE *l'aîné.*

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate;
Votre amitié, vos soins, vos conseils, tout me flatte;
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens savans, & sur-tout vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre,
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILE *l'aîné.*

J'y vais.

SCENE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILE *l'aîné.*

NINON *à Gourvile.*

AH, ah! Monſieur, vous ſortez donc enfin,
Vous vous humaniſez! & votre noir chagrin
Cède au beſoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaiſir ſied très-bien à la philoſophie.
La ſolitude accable & cauſe trop d'ennui.
Eh bien! où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILE *l'aîné.*

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Eh, mais... j'eſpère
Que ce n'eſt pas avec des frippons.

GOURVILE *l'aîné.*

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont?

GOURVILE *l'aîné.*

Des Docteurs très-ſavans.

NINON.

On en trouve, en effet, de fort honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILE *l'aîné.*

L'heure preſſe, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'eſt fort bien fait.

SCENE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaiſe humeur!
Il ſemble en me parlant qu'il ſoit rempli d'aigreur.
En ſavez-vous la cauſe?

M. GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère ;
La cauſe eſt en effet.... ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il étoit & bizarre & pédant ;
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être ſûre
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remercîment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir vivre ;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté,
Faux... avec fauſſeté. Ses allures ſecretes,
Sombres...

NINON *riant.*

Vous prodiguez aſſez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous ſouffrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon pour vous en déloger.
Vous en riez.

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en ſuis témoin : j'ai vu cet effet de ſa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au Notaire porté.
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'eſt rien : n'en ſoyez point en peine.
Cela s'ajuſtera.

M. GARANT.

Craignez tout de ſa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir ;
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite.

De ſes cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monſieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous ſommes à plaindre! Un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe;
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
Déſeſpéré, perdu, dans le vice empâté;
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant..... de tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur, & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage... Ecoutez... cette caiſſe
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe,
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le cofre fort.
Vous le ſavez aſſez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé juſtement, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

M. GARANT.

Des gens conſidérés, même en place importante,
Sont liés avec vous d'une amitié conſtante;
Et ſi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en Cour.

NINON.

A la Cour! moi? Monſieur, que le Ciel m'en préſerve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réſerve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les point avertir de nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, Monſieur, n'en uſons guères.

M. GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame. Oui, vous avez raiſon,
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.
Je voudrais... Je me ſens embarraſſé, peut-être
Aſſez mal-à-propos, plus que je ne dois l'être;

Je voudrais revenir sur un certain discours,
Que vous avez eu l'art d'interrompre toujours;
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je vis honnêtement; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il nous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oui; mais le mariage
Ne convient point du tout à mon humeur; je croi,
Par cent bonnes raisons, qu'il n'est pas fait pour moi.
Pour changer, il faudrait qu'une très-grande aisance
Parût à ma vieillesse assurer l'opulence.

M. GARANT.

Eh! je viens vous l'offrir. De nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés,
Les deux cent mille francs croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance;
Il faut que le crédit augmente votre aisance:
Et si vous le vouliez, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de Fermier général.
Nous ferions en secret mille bonnes affaires,
Qui produiraient beaucoup en ne nous coûtant guères;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain, qui vous respecterait....
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considere
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute: je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'aimables attraits.
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
De deux cens mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps

Des inſpirations de ces deſirs puiſſans.
Mais en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt temps, en effet, que vous changiez d'état;
Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur;
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance;
C'eſt un frein reſpectable: & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeuneſſe un tant ſoit peu légère;
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'eſt paſſé
Fait peu d'impreſſion ſur un eſprit ſenſé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide;
Je vais droit à mon but, & je penſe au ſolide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi; vos offres à mes yeux
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

M. GARANT.

Eh, mon Dieu! c'eſt par-là qu'on réuſſit ſouvent;
Cette monnaie eſt fauſſe, elle a du cours pourtant;
Que me ſont après tout les enfans de Gourvile?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.
Il faut l'être à nous ſeuls, & ſonger en effet,
Que pour ces étrangers vous en avez trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids.

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez?

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe,
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

TAYLOR INST. OXFORD

M. GARANT.

Ah ! vous me raviſſez. Je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts, qui me touchent ſi fort.
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit ! quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté !
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté !

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc, vous me tournez la tête ;
Sortez . . . . n'abuſez point de ma faible conquête ;
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter. . . . .
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un Notaire,
Pour terminer plutôt cette divine affaire ?

NINON.

Un Notaire ? . . . mais . . . oui . . . Vos deſſeins concertés
Ne ſauraient, à mon ſens, être trop conſtatés.

M. GARANT.

Nos faits ſont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera, par la Coutume, à tous les deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

M. GARANT.

Adieu, belle Ninon.

NINON.

Adieu, cher Marguillier.

SCENE VI.

NINON *ſeule.*

QUel homme mépriſable ! & quelle ame de boue !
Il ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le joue.
Enſéveli qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule affreux.

J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés,
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'amour aveugle : il peut l'être sans doute
Mais l'intérêt l'est plus, souvent il ne voit goute.
Vouloir toujours tromper est un malheureux lot :
Oui, quoi qu'on puisse dire, un frippon n'est qu'un fo

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier. Quelle est-elle ?

LISETTE.

Notre maîtresse, enfin, s'en va prendre un mari.

PICARD.

Oui-dà ! j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah ! c'est donc pour cela que Madame est sortie !
C'est pour se marier ?... J'ai souvent même envie,
Tu le sais ; & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah ! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les Messieurs qui sont dans l'opulence ;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance ;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de Madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette ?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon ! attendons-nous y.... Quand le bien te viendra ;
D'autres amans viendront : tu me planteras-là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure ;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs ;
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce Monsieur que Madame va prendre ?

LISETTE.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier, Receveur, ayant beaucoup d'argent ;
Sur son large visage on voit tout son mérite ;
Homme de bon conseil, & qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talens ;
On le voit consulté dans toutes les familles ;
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce Monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon ! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux & frippon.

LISETTE.

Mais quand cela serait, cette fripponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi ! c'est lui qu'aujourd'hui Madame épousera ?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que Madame aime ?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit ?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai, de plus, entendu des mots de leurs discours ;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce Monsieur l'a quittée,

Et Madame aussi-tôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu ! comme en amour on va vîte à présent!
Je ne l'aurais pas cru; rapport que j'ai souvent
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,
Se moquer en riant des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps; on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau, que le moindre vent plie,
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

A quand donc notre noce?

LISETTE.

Oh ! nous attendrons bien
Que Madame ait choisi Garant pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourvile avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un Monastère;
L'autre sera, je crois, Cornette ou Lieutenant:
Chacun suit son instinct, tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais; mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront point ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? Pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi: j'ai des yeux; j'ai vu
Que lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause.
J'ai vu tant de Messieurs qui, pour tes doux appas,
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi ! maroufle, insolent !

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem?

PICARD.

Ne te fâche point; allons faire le lit
De Gourvile l'aîné, tandis qu'il est sorti;
Tenons la chambre propre: allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon ! ce Monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable ! il eſt donc déjà maître de la maiſon ;
Et ce grand mariage, eſt donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit ! Madame avec myſtère
A dit à ſon Cocher . . . Cocher, chez le Notaire.
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue, & je n'en croyais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper, qu'un grand Traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds, doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſeront invités.

PICARD.

Tant mieux, nous danſerons. Plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourvile ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille ;
Lui-même ſe ſervant, n'exigeait rien de nous ;
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc eſt-il allé ?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-auſtère, & de Garant couſine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques Docteurs.

PICARD.

Oh ! c'eſt un grand Savant, il lit tous les Auteurs.

SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILE *l'aîné.*

LISETTE.

Gourvile vient ici.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah ! comme il a l'air triſte !

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eſt bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorſions !

GOURVILE

GOURVILE *dans le fond.*

O ciel ! ô juſte ciel !

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILE.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeſtes.

PICARD.

C'eſt d'un vrai poſſédé les regards & les geſtes.

(*Gourvile s'avance.*)

GOURVILE *s'aſſied.*

Je ne puis me tenir. Ah ! Liſette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

(*Ils ſe mettent à ſes côtés en allongeant le cou, & en faiſant des mines comiques.*

PICARD.

Ecoutons bien.

LISETTE.

Mon Dieu ! que ce début m'étonne !

GOURVILE.

Voulant reſter chez moi, Monſieur Garant me donne,
Chez la diſcrette Aubert, rendez-vous à dîner;
Avec lui, me dit-il, il y doit amener
Bientôt quelques Docteurs, tous ſavans perſonnages;
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages.
J'y vais. Madame Aubert était encore au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un tric-trac, en attendant la table.
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable,
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent
La choſe eſt très-commune, & le mal n'eſt pas grand.

GOURVILE.

Je gagne, j'y prends goût. De partie en partie,
Je ne vois point venir la docte compagnie;
La chance tourne alors. Enfin le ſort fait tant,
Qu'ayant perdu bientôt tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor ſur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

GOURVILE.

Ah ! ce n'eſt rien encor ... Garant à ſon couſin
Ecrit que les Docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante.

Aubert me fait excuse, Aubert me complimente ;
Il sort, je reste seul : je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle, il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête-à-tête ;
Mais je vous ennuierais. J'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné,
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philosophie ?

GOURVILE.

Hélas ! oui. Ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que je n'ai jamais lus dans tous mes vieux Auteurs.
Je l'écoutais parler, je la voyais sourire,
Avec un agrément que l'on ne peut décrire.
Le poison le plus doux dans mes veines glissait,
J'étais hors de moi-même, elle s'attendrissait.
Nous nous attendrissons. Monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'être craintive....
Comme une femme enfin prise avec un amant.
Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment ?
Aubert est un brutal ; & craignant quelqu'esclandre,
J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre ;
Je sors en maudissant les Auberts, les Garans,
Et donnant de bon cœur au diable les Savans.
Ah ! Lisette, ah ! Picard, le sage est peu de chose.

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose !

GOURVILE.

Après ce que je viens de faire & d'essuyer,
Comment revoir jamais Monsieur le Marguillier ?
Comment revoir Madame ?

PICARD.

Oh ! Madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monsieur, elle pardonne.

GOURVILE.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de sévérité ?

SCENE III.

GOURVILE *l'aîné*, GOURVILE *le jeune*, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILE.

AH, mon frère ! ah, Liſette !

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILE *à Liſette.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILE *l'aîné.*

Mon frère, je rougis, & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*à Liſette, à part.*)
Liſette, écoute-moi ; la petite Sophie
Vient de fuir chez Madame, & je te la confie ;
Sous ſa protection elle vient ſe placer,
Pour éviter l'hymen où l'on veut la forcer ;
Mais ſur-tout prends bien garde au moins qu'on ne la voie ;
Pour la faire ſortir nous aurons une voie.

GOURVILE *l'aîné.*

O ciel ! Madame Aubert ſerait dans la maiſon !
Elle a donc pris pour moi bien de la paſſion !
Ah ! de grace, oubliez ma ſottiſe effroyable.

Le jeune GOURVILE.

Ah ! paſſez-moi ma faute, elle très-excuſable.
Liſette, à mon ſecours.

PICARD.

Eh, mon Dieu ! ces gens-ci
Sont tous devenus fous. Qu'a-t-on donc fait ici ?
(*Liſette s'entretient avec Gourvile le jeune.*)

GOURVILE *l'aîné.*

Eſt-ce une illuſion ? eſt-ce un tour qu'on me joue ?
Quels Docteurs j'ai trouvés ! je me tâte, & j'avoue
Que je ſuis confondu, que je n'y comprends rien.
Le jeune GOURVILE *à Liſette, il lui parle à l'oreille.*
Picard, garde la porte... & toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais, comptez ſur moi.

Le jeune GOURVILE *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser & le père & la mère.

GOURVILE *l'aîné.*

Quoi ! ses parens encor ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation ?

Le jeune GOURVILE.

Hélas ! j'en suis honteux.

GOURVILE *l'aîné.*

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILE.

Mais elle échappera par une fuite prompte,
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILE *l'aîné.*

Quel galimathias !

Le jeune GOURVILE.

Ce n'était pas malice,
C'est un trait de jeunesse au fond très-innocent.

GOURVILE *l'aîné.*

Vous êtes pour Madame Aubert bien indulgent !

Le jeune GOURVILE.

Quelle Madame Aubert ! mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su mon aventure.

GOURVILE *l'aîné.*

Que dites-vous ! je vois le contraire : comment.....

Le jeune GOURVILE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILE *l'aîné.*

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILE.

Toujours tendre & fidelle,
Je cours la consoler, & je répondrai d'elle.

(*Il sort.*)

GOURVILE *l'aîné.*

Mon frère est un bon cœur, il oublie aisément ;
Mais de ce qu'il m'a dit pas un mot ne s'entend....
Quel est cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILE *l'aîné*, l'Avocat PLACET, en robe.

L'Avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, & se rengorgeant.*

On m'a dit par la Ville
Que je dois m'adresser à Monsieur de Gourville.
Des Gourviles l'aîné.

GOURVILE.

Très-humble serviteur.

L'Avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILE.

C'est sans doute un Docteur,
Que pour me consoler Monsieur Garant m'envoie.

L'Avocat PLACET.

Je suis Docteur en Droit.

GOURVILE.

J'en ai bien de la joie.
Je les révère tous.

L'Avocat PLACET.

Au barreau du Palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILE.

Contre le traître Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monsieur, de sa fripponnerie.

L'Avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au Parquet
Vous informer du nom de l'Avocat Placet.

GOURVILE.

Si vous voulez, Monsieur, vous charger de ma cause...

L'Avocat PLACET.

Vous devez être instruit....

GOURVILE.

En deux mots je l'expose...

L'Avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement,
Et j'avais demandé Mademoiselle Armant.
Pour elle vous savez, Monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILE.

Non; mais un Avocat fait bien de prendre femme,

Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'Avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle, & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILE.

Qui ! moi, Monsieur ?

L'Avocat PLACET.

Vous-même ; & votre procédure
Par Madame sa mère est remise en mes mains.
On a surpris, Monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour & tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères.
A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

GOURVILE.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette Demoiselle,
Et si j'ai jamais eu le moindre goût pour elle.

L'Avocat PLACET.

On renia toujours, Monsieur, les vilains cas ;
Mademoiselle Armand ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILE.

Quoi ?

L'Avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILE.

Ah ! c'est une coquine, & je ferai serment
Que nul n'est plus menteur que cette fille Armant.

L'Avocat PLACET.

Les sermens coûtent peu, Monsieur, aux hypocrites ;
Et chez Madame Aubert vos secrettes visites,
Ces excès, dont par-tout vous êtes accusé....

GOURVILE.

Moi !

L'Avocat PLACET.

Vous ! tout le quartier en est scandalisé.
On connaît les dangers de votre caractère.

GOURVILE.

Juste ciel !

L'Avocat PLACET.

Poursuivons.... Vous connaissez la mère ?

GOURVILE.

Qui donc ?

L'Avocat PLACET.

Madame Armand.

GOURVILE.

Je ſais qu'en ce logis
Elle vient quelquefois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle, ni de ſa fille ; & très-peu me ſoucie
De la famille Armand.

L'Avocat PLACET.

Vous ſavez ſur l'honneur
Combien elle eſt terrible, & quelle eſt ſon humeur.

GOURVILE.

Je n'en ſais rien du tout.

L'Avocat PLACET.

Au choix de ma perſonne
Juſtement réſolue, à ſa fille elle ordonne
De rompre tout commerce avec vous, & demain
D'être prête à l'Autel pour recevoir ma main ;
Cet ordre poſitif l'a ſoudain décidée,
Du logis maternel elle s'eſt évadée.
On dit qu'elle eſt chez vous, & je m'en doute bien.
Monſieur, il faut la rendre, & ma femme eſt mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de vertus, de ſcrupules.
Rendez-moi ſur le champ ſes petits billets doux :
Que tout ceci ſe paſſe en ſecret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir Meſſieurs de votre extravagance.

GOURVILE.

Le diable vous emporte, & vous & vos billets ;
Vous me feriez jurer .... Non, je ne vis jamais
Une ſi déteſtable & ſi lourde impoſture.

L'Avocat PLACET *d'un ton ridicule de déclamation.*

Vous êtes donc, Monſieur, raviſſeur & parjure ?

GOURVILE.

Allez, vous êtes fou.

L'Avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur deſtinait à ma couche.
Mais puiſque vous niez, puiſque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monſieur ; bientôt vous me verrez ici :
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie.
Les Loix ſavent punir ces excès d'infamie,
Et vous verrez s'il eſt un plus énorme cas
Que d'oſer ſe jouer aux femmes d'Avocats.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

GOURVILE *l'aîné, seul.*

Que voilà pour m'instruire une bonne journée !
J'étais charmé de moi. Ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
J'ai fort bien réussi ! je crois que mes bêtises
Des plus grands libertins égaleront les sottises.
Je suis, sans avoir tort, de tout point confondu ;
C'est là payer l'amende, ayant été battu.
Un bavard d'Avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point ; il me laisse, il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs, ni fuir, ni demeurer.
O sagesse ! à quel sort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde !
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi ;
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCENE VI.

GOURVILE *l'aîné*, PICARD.

GOURVILE *l'aîné.*

Qui frappe à coups pressés ? Quel bruit, quel tintamare ?
Que fait-on donc là-bas ? Est-ce un nouveau bagare ?
Est-ce ce traître Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler ?

PICARD *accourant.*

Ah ! cachez-vous.

GOURVILE.

Quoi donc ?

PICARD.

Un mère affligée,

Qui

Qui vient redemander une fille outragée....

GOURVILE.

La mère encor? O ciel!....

PICARD.

Un mari pris de vin,
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin,
Et qui dit qu'il boira jusqu'à ce qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la Dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur,
Et pour son premier mot, elle m'a fait entendre
Qu'elle venoit céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILE.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

GOURVILE.

Eh bien, que faut-il faire?
Où fuir? où me fourer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILE.

Ah! j'y cours me jetter de la fenêtre en bas.

Fin du troisième Acte.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILE, LISETTE.

Le jeune GOURVILE.

J'Y songe, j'y resonge, & tout cela, Lisette,
Me paroît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon ! & je la perds bien moi, Monsieur, moi qui raisonne
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILE.

Picard passe, ma bonne ;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat Bourgeois, un ennuyeux frippon.

LISETTE.

Ah ! la femme est si faible !

Le jeune GOURVILE.

Il est très-vrai, ma reine ;
Vous passez volontiers de l'amour à la haine :
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières.
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières.
Un Auteur, grand ami de Madame Ninon,
Qui dans mon jeune temps fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette :
Quand elle est neuve encor, à toute heure on l'entend ;
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent,
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée,
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant.
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune GOURVILE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILE.

Je le crois, & je ne le crois guères :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie,
Tout passe & tout renaît ; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra !
Comment sauver Armand, cette fille si chère ?

Que ferons-nous ici de mon benêt de frère ?
Et du Juriſconſulte, & de Madame Armand ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie
Ait à mon frère aîné cauſé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont là des leçons pour un grand Philoſophe.

LISETTE.

Oui, mais Madame Armand paraît d'une autre étoffe.
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILE.

Non, tout s'appaiſera ;
Car enfin tout s'appaiſe : un cartaut ſuffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père.
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

SCENE II.

GOURVILE *l'aîné* pourſuivi par Madame ARMAND, Monſieur ARMAND, l'Avocat PLACET, *le jeune* GOURVILE, LISETTE, PICARD.

GOURVILE *l'aîné courant.*

AU ſecours !

Madame ARMAND *courant après lui.*

Au méchant !

Monſieur ARMAND *courant après Madame Armand.*

Qu'on l'arrête.

L'Avocat PLACET *courant après Monſieur Armand :*

Au voleur.

(*Ils font le tour du Théatre en pourſuivant Gouvile l'aîné.*)

Ah ! j'ai le nez caſſé !

Madame ARMAND.

Je ſuis morte !

M. ARMAND.

Ah ! ma femme !
Es-tu morte en effet ?

Madame ARMAND.

Non... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent, loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILE *l'aîné.*

Eh Madame, pardon!

Madame ARMAND.

Déteſtable hypocrite!

L'Avocat PLACET.

Race de débauché!

Madame ARMAND.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILE *l'aîné.*

Hélas! je la rendrai ſitôt que je l'aurai.

Madame ARMAND *au jeune Gourvile.*

Tu m'inſultes encor!... Et toi qui fus ſi ſage,
Parle, as-tu pu ſouffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILE.

Madame, calmez-vous.... Monſieur, écoutez-moi.

M. ARMAND.

Volontiers: tu parais un très-bon vivant toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILE *en riant.*

Raſſurez-vous, mon frère;
Vous, Monſieur l'Avoçat, éclairciſſons l'affaire;
Entendons-nous.

M. ARMAND.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, & non ſe quereller.

Le jeune GOURVILE.

Picard, apportez-nous ici ſur cette table
De ce bon vin muſcat.

M. ARMAND.

Il eſt fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà;
Aſſeyons-nous, ma femme, & peſons tout cela.

(*Il s'aſſied auprès de la table.*)

Madame ARMAND.

Je n'ai rien à peſer: il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'Avocat PLACET.

Oui, c'eſt la conſéquence.

(*Ils ſe rangent autour de M. Armand, qui reſte aſſis.*)

GOURVILE *l'aîné.*

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;

Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Madame ARMAND.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diſſolu!

Le jeune GOURVILE *à part, à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILE *l'aîné.*

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILE *prenant Mme. Armand, à part.*

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

M. ARMAND.

Il n'eſt point frélaté.

Le jeune GOURVILE.

Je ne ſaurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet,
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILE *l'aîné.*

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILE *à ſon frère.*

Paix donc; c'eſt un commerce honnête,
Pur, moral, inſtructif, pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

M. ARMAND,

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaiſant viſage!

Madame ARMAND.

C'eſt un impertinent.

GOURVILE *l'aîné.*

Je vous dis...

Le jeune GOURVILE *faiſant ſigne à ſon frère.*

Chut!

GOURVILE *l'aîné.*

J'enrage!

L'Avocat PLACET.

Cette excuſe louable eſt d'un cœur fraternel;
Mais, Monſieur, votre aîné n'eſt pas moins criminel.
Tenez, Monſieur, voilà ſes miſſives infames,
Et ſes inſtructions pour diriger les ames.

(*Il tire des lettres de deſſous ſa robe.*)

Le jeune GOURVILE *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'Avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILE.

D'un eſprit attentif

J'en veux voir la teneur & le disposítif.

L'Avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.
(*Il met les lettres dans sa poche, Madame Armand se jette dessus & en prend une*)

GOURVILE *l'aîné.*

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame ARMAND *à Gourvile l'aîné.*

Frippon,
Nieras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coeffe,
Les voici.

L'Avocat PLACET.

Nous devons les déposer au Greffe.

Madame ARMAND *prenant des lunettes.*

Ecoute... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante, & la mienne me guide...
Ah! je te donnerai de la vertu; perfide!

GOURVILE *l'aîné.*

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILE *versant à boire à M. Armand.*

Voisin.

M. ARMAND.

De la vertu!

Le jeune GOURVILE.

Voyons celle de ce bon vin.
(*à Madame Armand.*)
Madame, goûtez-en.

Madame ARMAND *ayant bu.*

Peste! il est admirable!

Le jeune GOURVILE *à M. Armand.*

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.
On y porte un cartaut dont vous serez content.

M. ARMAND.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILE *à l'Avocat Placet.*

Et vous?

L'Avocat PLACET *boit un coup.*

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILE *en présence de son frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILE *l'aîné.*

Ah! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie:
Dans ce jour de malheur, tout le quartier, je croi,
S'étoit donné le mot pour ſe moquer de moi.
(*à Madame Armand.*)
Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite,
Ce n'étoit pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les ſiens, ne m'ont donné d'amour.

Madame ARMAND.

Mes yeux, méchant!

GOURVILE *l'aîné.*

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon Monſieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture,
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Madame ARMAND.

Oh! c'eſt un honnête homme!

L'Avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame ARMAND.

Un homme franc, tout rond.

M. ARMAND.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

M. ARMAND *en buvant & le regardant enſuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous.
Dans tout le voiſinage il prend ſoin des affaires,
Très-charitablement, des filles & des mères.

Madame ARMAND.

Vraiment, l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILE.

Mademoiſelle Armand
A du cœur ; elle penſe, & n'eſt plus un enfant ;
Vous l'avéz ſoufflettée, elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

M. ARMAND *toujours aſſis & le verre à la main.*

C'eſt votre faute auſſi, ma femme ; & franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement,
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILE.

Mon Dieu, c'eſt peu de choſe.
Allez, tout ira bien... J'entends Monſieur Garant;
Il revient, parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les Marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILE *l'aîné.*

Que lui dire ?

Le jeune GOURVILE.

Vous ſeul pouvez perſuader.

GOURVILE *l'aîné.*

Perſuader ! eh quoi ?

Le jeune GOURVILE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILE *l'aîné.*

Comment !

Le jeune GOURVILE.

Vous ſeul pouvez manier cette affaire,
Vous ſeul rendrez Sophie à ſa charmante mère.

GOURVILE *l'aîné.*

Moi !

Madame ARMAND.

Va, ſi tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILE *l'aîné.*

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILE *l'aîné.*

Allons donc. (*Il ſort.*)

Le jeune GOURVILE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. ARMAND *en montrant le jeune Gourvile.*

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCENE

SCENE III.

Les Acteurs précédens, *le jeune* GOURVILE *prenant par la main* Monsieur & Madame ARMAND, *& se mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, & j'excusais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite.
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant :
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Madame ARMAND.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée ;
Vous sentez bien, Madame, & vous comprenez bien
Que de tout le quartier ce sera l'entretien ;
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

Mr. ARMAND.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de Monsieur l'Avocat.
Que pensera tout l'Ordre en voyant un Confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé.... Fi ! j'en rougis pour lui.

L'Avocat PLACET.

Mais, Monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptant sont à considérer.

Mr. ARMAND *toujours bien fixe, & l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens ?

L'Avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie & de dissension.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Madame ARMAND.

J'en ai peur en effet.

Mr. ARMAND.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

Le jeune GOURVILE.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte;
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun desir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

Mr. ARMAND.

Parbleu, je le voudrais.

L'Avocat PLACET.

Moi, non.

Madame ARMAND.

Quelle folie!
Tu n'as rien. Un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILE.

D'aujourd'hui seulement,
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Madame ARMAND.

Cent mille francs, grand Dieu!

Mr. ARMAND.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Madame ARMAND.

Et la somme, mon fils, est chez Monsieur Garant?

Le jeune GOURVILE.

Sans doute. Il en convient.

L'Avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame ARMAND *à Mr. Armand.*

Cent mille francs, mon cher!

Mr. ARMAND.

Cent mille francs, ma femme!

Bon! bon!

Madame ARMAND.

Ce bonheur va jusqu'au fond de mon ame.

Cent mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILE.

J'ai quelque chose avec.

Mr. ARMAND.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'Avocat PLACET.

Mais songez s'il vous plaît. ....

Mr. ARMAND.

Tais-toi; je vais le prendre

Dès ce même moment, à ton nez, pour mon gendre.

L'Avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus!

Stipulés par vous-même!

Madame ARMAND.

Ils ne le seront plus.

(*Elle le pousse.*)

Cent mille francs..... Allez.

Mr. ARMAND *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Madame ARMAND *lui faisant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

Mr. ARMAND *lui faisant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'Avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILE *en le retournant.*

N'y manquez pas.

Mr. ARMAND.

Bonsoir.

Madame ARMAND.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'Avocat Placet sort.*)

SCENE IV.

Le jeune GOURVILE, M. ARMAND, Madame ARMAND.

Mr. ARMAND.

MAis, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère.

Le jeune GOURVILE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré.
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

Mr. ARMAND.

C'eſt comme dans les tiennes.

Madame ARMAND.

Tout de même. Et ma fille, afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILE.

Oh! l'on vous la rendra.

Mr. ARMAND.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILE.

Ne la menacez pas, Madame, je vous prie;
Cela cabre un eſprit.

Mr. ARMAND.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame ARMAND.

Ça n'arrivera plus. C'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILE.

Oui, très-certainement.
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(*il fait un pas pour ſortir.*)

Madame ARMAND *l'embraſſant.*

Il faut que je t'embraſſe.

Mr. ARMAND.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame ARMAND.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILE.

Je revole à l'inſtant.

Madame ARMAND *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi, quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter..... Va, mon fils..... sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILE.

Oui, tel fut mon dessein.

Madame ARMAND.

Tu réponds d'elle?

Le jeune GOURVILE *en s'en allant.*

Oh, oui, tout comme de moi-même.

Madame ARMAND.

Quel bon ami j'ai là! mon Dieu, comme je l'aime!

SCENE V.

Monsieur ARMAND, Madame ARMAND.

Mr. ARMAND.

PAr ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

Madame ARMAND.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela! C'est une dégourdie,
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie:
Un grand esprit.

Mr. ARMAND.

Ah! ah!

Madame ARMAND.

Je voudrais l'égaler;
Mais sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

Mr. ARMAND.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche!

Madame ARMAND.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont. Comment cent mille francs!
L'Avocat n'aurait pu des gagner en trente ans:
Ce n'est rien qu'un bavard.

Mr. ARMAND.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourvile.

SCENE VI.

Mr. ARMAND, Madame ARMAND, M. GARANT.

Madame ARMAND.

EH bien, Monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, & le Ciel l'a voulu.

Mr. ARMAND.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Madame ARMAND.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux: & puis, considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse, à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame ARMAND.

Une fortune, à vous?

Mr. ARMAND.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens! des patrons! du crédit!
Quels discours!

Madame ARMAND.

Il est vrai qu'elle est assez gentille.
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Madame ARMAND.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon,
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie de la noce, & vous devez en être.

Madame ARMAND.

Comment! vous épousez notre Ninon?

Mr. ARMAND.

Mon maître,
Eſt-il bien vrai?

M. GARANT.

Très-vrai.

Mr. ARMAND.

J'en ſuis, parbleu, touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame ARMAND.

Et moi, je vous diſais que je donne Sophie
A mon petit Gourvile, & qu'elle s'eſt blotie
Chez vous, en votre abſence, & qu'elle en va ſortir
Pour ſerrer ces doux nœuds que je viens d'aſſortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendreſſe,
Cent mille francs comptant que vous avez en caiſſe.

Mr. ARMAND.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais, parbleu, permettez qu'on ſe marie auſſi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voiſins? & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? Qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourvile aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout prêts pour lui?

Madame ARMAND.

Je le tiens de ſa bouche.

Mr. ARMAND.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême.
Il ſéduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs attraits;
Et, pour mieux les tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot, & je ne lui dois rien,
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien;
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître,
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Madame ARMAND.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Madame ARMAND.

Mon Dieu, le méchant garnement!

Mr. ARMAND *en buvant un coup.*

C'eſt dommage.

Madame ARMAND.

Ma fille, à mes bras enlevée;
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Madame ARMAND.

Les deux frères; je vois,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Mr. ARMAND.

Les frippons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères,
J'ai craint, je l'avouai, les méchans caractères.

Madame ARMAND.

Tous deux m'ont pris ma fille! Ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Madame ARMAND.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vîte après notre Avocat;
Il vaudra mieux que rien.

Mr. ARMAND *avec le geste d'un homme*.

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

AH! Madame, quel train, quel bruit en votre absence!
Quel tumulte effroyable, & quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait. Je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Armand se soit ici cachée.
Hélas ! j'en aurais fait de bon cœur tout autant ;
Si j'avais eu pour mère une Madame Armand.
Comment, battre sa fille ! ah, c'est une infamie !

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourvile en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu ?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Armand me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois ;
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit ;
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens,
La visite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage ;
Sa fille était toute autre, elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien. Gourvile, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec Madame Armand.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère ;
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur ;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bacler trois mariages ;
Celui de ces enfans, le vôtre, & puis le mien.
Madame, en un seul jour c'est faire assez de bien.
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourvile en faire un quatrième.
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.

Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir,
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir.
Pour toi, ton tour approche, & ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne, peut-être; il promet, & je donne.
Prends cinquante louis, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCENE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

AH! Picard! quels bienfaits!
(*en montrant la bourse.*)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand.... & que je ne desire
Rien plus... sinon qu'il dure... & que Lisette & moi
Nous sommes obligés... Mais, aide-moi donc, toi,
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord, un homme noir raiſonne & geſticule
Avec Monſieur Garant ; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſons, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'eſt l'intention
De ce Monſieur Garant, ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme!

NINON.

Oh oui.... Mais dis-moi, je te prie,
Que fait Madame Armand ?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, Meſſieurs Gourvile & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on eſt ſans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, & que ſa fille eſt priſe;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe ;
Et puis elle s'appaiſe, & convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raiſon, & crie encor plus fort.

NINON.

Et Monſieur ſon époux?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit ſans fourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire attendant le ſouper.

NINON.

Que fait notre Gourvile ?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante
Il les amuſe tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah ! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère, à nos yeux ſe montrant.
Monſieur le Marguillier eſt bien le ſeul, peut-être,
Qui voudrait, dans le fond, qu'on pût le méconnaître.
Malgré ſa modeſtie, on le découvre aſſez....
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baiſſés.

TAYLOR INST. OXFORD

SCENE III.

NINON, GOURVILE *l'aîné*, LISETTE, PICARD.

GOURVILE *l'aîné, vêtu plus régulièrement, mieux coëffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises,
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILE *l'aîné.*

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étois coupable & sot.

NINON.

Ah ! vos yeux sont ouverts,
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons, quand ils ne sont que tristes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILE *l'aîné.*

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage,
Que mon bizarre sort me donne en mariage ?

GOURVILE *l'aîné.*

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment ;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Plâmeriez-vous tout bas une union si chère ?

GOURVILE *l'aîné.*

Je n'oſe plus blâmer; mais quand je conſidère
Que pour nous ſéparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinté à moi des plus noires couleurs;
Qu'il voulait vous chaſſer de votre maiſon même....

NINON.

Oh! c'était par vertu. Dans le fond, Garant m'aime;
Il ne veut que mon bien : c'eſt un homme excellent.
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et ſur-tout gardez-vous un peu de ſes couſines,

GOURVILE *l'aîné.*

Ah! que ces prudes-là ſont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! Et cependant enfin,
Vous allez donc, Madame, épouſer le couſin?

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire;
Allez, croyez ſur-tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien;
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILE *l'aîné.*

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables,
De quoi les Marguilliers ſont quelquefois capables.
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILE *l'aîné.*

Je ne replique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCENE IV.

NINON, GOURVILE *l'aîné*, GOURVILE *le jeune amenant* Monſieur & Madame ARMAND, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILE.

ADorable Ninon, daignez tranquilliſer
Notre Madame Armand, qu'on ne peut appaiſer,

M. ARMAND.

Elle a tort.

Madame ARMAND.

Oui, j'ai tort, quand ma fille eſt perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILE.

Eh! mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eſt en ſûreté.

Madame ARMAND.

Eſt-ce donc ce benêt, ou toi, jeune éventé,
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILE *l'aîné.*

Hélas! ſoyez très-ſûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame ARMAND.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaiſant, ſans un écu de bien.
J'avais un Avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne, & veux qu'il inſtrumente
Contre toi pour ma fille, & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps.
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi; de grace,
Souffrez, ſans vous fâcher, que je vous ſatisfaſſe.

Madame ARMAND.

Ah! ſouffrez que je crie; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encor.

M. ARMAND.

Eh! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle, écoutons ſans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voiſins, daignez d'abord m'inſtruire,
Si c'eſt votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille, & ſa propriété,
A mon jeune Gourvile, en cas que par mon compte,
A cent bons mille francs ſa fortune ſe monte?

M. ARMAND.

Oui, parbleu, ma voiſine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette ſomme.

Madame ARMAND.

Ah! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché, que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur & Madame ARMAND.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'espere
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon Monsieur Garant.

Madame ARMAND.

Oui, passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. ARMAND.

C'est une comédie,
Personne ne s'entend, & chacun se marie.
(*à Gourvile l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILE *l'aîné.*

(*à Ninon.*)
J'y suis bien neuf encor.... A tout ce grand mystère,
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment, oui, demeurez: vous verrez avec nous
Ce que Monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Mr. ARMAND.

Eh bien, tu vois, ma femme; & je l'avais bien dit,
Que Madame Ninon, avec son grand esprit,
Saurait arranger tout.

Madame ARMAND.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà Monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCENE V.

Les Personnages précédens, M. GARANT, *après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que Mr. Garant & Ninon se mettent de l'autre, les Domestiques derrière.*

M. GARANT *en serrant la main de Ninon.*

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme, & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une manière sage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'usage.
(*à Mad. Armand.*) (*à Mr. Armand.*)
Madame, permettez... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté, je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le Ciel le bénira; mais avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publiront mon choix, & tout votre mérite.
Nous souperons ensemble: ils seront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cens mille francs qui sont pour les deux frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net.
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le sçavez, de affaires passées,
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Mr. ARMAND.

Comment!

Madame ARMAND.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille aussi! Sortons de ce franc coupe-gorge.
(*montrant le jeune Gourvile.*)
Où chacun me trompoit, où ce traître m'égorge.
(*à Gourvile l'aîné.*)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions

M'ont

M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts ;
Ma fille payera cher son énorme sottise.

GOURVILE *l'aîné.*

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILE *arrêtant Monsieur & Madame Armand, & les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne sortez point, restez, mon cher Armand,
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaiement.

NINON *à Monsieur Garant dans un coin du Théatre, tandis que le reste des Acteurs est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer ;
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah ! vraiment, je n'ai garde.

Madame ARMAND *à Monsieur Armand.*

Que disent-ils de nous ?

NINON *à Mr. Garant.*

Et si je me hazarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourvile, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens, & quelles sont mes vues.

M. ARMAND.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON *à Madame Armand.*

Vous voulez votre fille, & de l'argent comptant ?

Madame ARMAND.

Oui ; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut, premièrement,
Vous mettre tous au fait... Feu Monsieur de Gourvile
Me confia ses fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laisser rien par son testament ;
Vous en savez la cause.

Madame ARMAND.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,

Juſtement honoré dans tout le voiſinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux,
Et ſes amis ſecrets, tous bien d'accord entr'eux :
Et cet homme de bien, nommé ſon légataire,
Cet homme honnête & franc, c'eſt Monſieur.

M. GARANT *faiſant la révérence à la compagnie.*

C'eſt me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux cens mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte, & par lui poſſédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent,
C'eſt un crime effroyable, & que les loix puniſſent.
(*à M. Garant.*)
N'eſt-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces braves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme ?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILE.

Ah ! fort bien.

M. ARMAND.

Et Monſieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame ARMAND *au jeune Gourvile.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage, Ah ! c'en eſt trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter juſqu'au bout.

GOURVILE *l'aîné.*

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout,

Et je me ſens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILE.

Pour moi, je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Pourſuivons... Toujours prêt de me favoriſer,
Monſieur, me croyant riche, a voulu m'épouſer,
Afin que nous puiſſions dans des emplois utiles
Nous enrichir encor du bien de deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne falloit pas dire cela.

NINON.

Si fait.
Rien ne ſaurait ici faire un meilleur effet.
(*aux autres perſonnages.*)
Il faut vous dire enfin, qu'auſſi-tôt que Gourvile
Eut fait ſon teſtament, un ami difficile,
Un eſprit de travers, eut l'injuſte ſoupçon
Que notre Marguillier pourrait être un frippon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh ! mon Dieu non, vous dis-je.
Gourvile épouvanté, dans l'inſtant ſe corrige ;
Et peut-être trompé, mais ſain d'entendement,
Il fait, ſans en rien dire, un ſecond teſtament.
Il m'a fallu courir long-temps chez les Notaires,
Pour y faire appoſer les formes néceſſaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus ;
Et ſi j'avais tardé, les miens étaient perdus.
Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez : voilà, je penſe, un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien ;
J'en ai le cœur percé, Monſieur Garant n'a rien.

M. ARMAND.

Quel tour !

Madame ARMAND.

La brave femme !

NINON *en montrant les deux Gourvile.*

Entr'eux deux je partage,
Ainſi que je le dois, ce petit héritage.
Je ſouhaite à Monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez, vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON *à Madame Armand.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILE *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher Marguillier.

Madame ARMAND.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant à croire.

M. ARMAND *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller, resté avec nous pour boire.

M. GARANT *se débarrassant d'eux.*

L'Œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE *lui faisant la révérence, & lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt.

Vous les gardez si bien.

GOURVILE *l'aîné.*

Laissons-là ce maraut.

Le jeune GOURVILE *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

Madame ARMAND.

Nous y devons tous être.

GOURVILE *l'aîné.*

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

Madame ARMAND.

Et ma fille?

NINON.

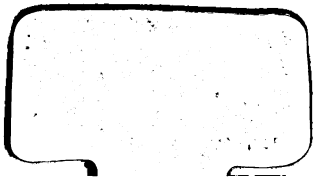
Ah! croyez que dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse?

Fin du cinquième & dernier Acte.

J'ai lu par ordre de M. le Chancelier, *le Dépositaire*, Comédie en vers & en cinq actes, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris, le 6 Juin 1772.

CREBILLON.

70716636